

LE PROPAGATEUR

Vol. IV

NOVEMBRE 1907

No 11

Chronique mensuelle. — Les qualités de l'éducateur. (Suite.)
Le mur aux giroflées.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : — Adhésion de l'épiscopat canadien à l'Encyclique du Souverain Pontife. — Mgr Bruchési au Pape. — Un P-tras, ibi cicsâ. — Le Pape et Ménélik. — Le miracle de saint Janvier. — Le catholicisme en Russie. — Le catholicisme en Australie. — Les miracles de Jeanne d'Arc. — La *Savoyarde*. — La maladie du sommeil. — L'œuvre de la *Bonne Presse* en France. — Une belle page du *Correspondant*. — Opinion du gouverneur de Madagascar. — La conquête du peuple, sa nécessité (M. de Mun). — Les trois premiers volumes de la correspondance de la reine Victoria. — Quelques informations : à propos des journalistes de France, de la diminution de l'importance du français, de Césaire et de Rockefeller, des accidents, de la télégraphie sans fil et de la transmission des photographies à distance. — M. le Dr Daudelin, représentant des Etats-Unis à Bordeaux pour l'Exposition maritime. — Le monument Montcalm. — M. Bénéto Sylvaïn et le relèvement des noirs. — Les responsabilités dans l'accident du Pont de Québec. — Un nouvel évêché. — M. le chanoine Jasmin. — La fête de la "gerbe" à Saint-Paul l'Ermite. — La première neige. — L'incendie de la Longue-Pointe. — Pour les morts.

Lors de leur dernière réunion à Québec, en septembre, pour le Conseil de l'Instruction Publique, Nos Seigneurs les archevêques et évêques du Canada français ont adressé au Saint-Père, Pie X, une lettre collective, fort remarquable de fond et de forme, dans laquelle nos Pasteurs — au nombre de quatorze — donnent à Sa Sainteté "l'assurance de leur adhésion pleine et entière aux derniers enseignements émanés de la chaire apostolique," par lesquels, comme l'on sait, l'Eglise a condamné les erreurs modernistes.

L'esprit de nouveauté — lit-on dans ce grave document — l'esprit de nouveauté qui travaille si profondément notre époque, ne s'est par arrêté là! (aux erreurs condamnées par le Syllabus de Pie IX). Il s'est mis à la recherche de nouveaux systèmes et il a engendré de nouvelles erreurs, plus graves, plus pernicieuses, plus radicales encore que les précédentes.

Sous le couvert d'une philosophie relativiste et évolutionniste, qui donne place à toutes les opinions et consacre toutes les aberrations, on s'est attaqué à la notion fondamentale de la foi. On a nié son immutabilité; on a fait des dogmes chrétiens un produit variable de l'effort subjectif de la conscience toujours en travail de nouvelles conceptions scientifiques et religieuses.

Ce système novateur, appliqué à l'Eglise, porte directement atteinte à son organisation et entame l'efficacité de son magistère sacré! Il ne respecte pas même l'inviolable autorité des Divines Ecritures et des Traditions autorisées par lesquelles il a plu à l'Esprit-Saint de nous manifester la vraie doctrine.

Depuis quelques années, que de catholiques imprudents, enclins aux concessions doctrinales et avides de nouveautés périlleuses, buvaient sans défiance, à ces sources empoisonnées, l'erreur et le mensonge!

Votre Sainteté a vu le mal et en a mesuré toute l'étendue. Le Décret "Lamentabili sane exitu" et la récente Encyclique sur le Modernisme figureront, parmi les Actes les plus glorieux du Saint-Siège, comme deux impérissables monuments de fermeté, de clairvoyance et de sagesse.

* * *

Dès le 29 août, après la publication du décret "Lamentabili sane exitu" et avant l'Encyclique "Pascendi", Mgr l'archevêque de Montréal avait déjà mandé au pape son adhésion filiale, dans une lettre où nous relevons ces lignes significatives :

Vouloir substituer à la révélation immuable, une intelligence toujours en travail; à la tradition, une conscience qui progresse; aux mystères, des ombres et des symboles; à l'Eglise, colonne et appui de la vérité, une société qui grandit par sa propre vertu; pousser enfin l'impiété jusqu'à mettre au lieu et place du Christ Dieu et homme qui était hier, qui est aujourd'hui, qui sera le même à jamais, un idéal de perfection humaine, enveloppé d'images messianiques et de conceptions métaphysiques, c'est faire revivre toutes les pires hérésies jusqu'à ne laisser de la religion qu'un sentiment aveugle, qui peut avoir l'apparence de la piété mais qui en détruit l'essence.

C'est le mérite et l'excellence du décret pontifical de ramasser les erreurs éparses et de les faire apparaître comme un corps de doctrines, animées d'un seul et même esprit, et qui, de l'abus de la critique et d'une fausse notion de l'évolution, mènent insensiblement à la ruine totale de la foi.

* * *

Notre Saint-Père le Pape a agréé avec bienveillance ces témoignages de soumission éclairée autant qu'affectueuse. Les réponses venues de Rome, presque au lendemain du jour où Sa Sainteté avait adressé à Mgr l'archevêque de Québec le *Bref* élogieux, dont nous avons naguère parlé dans ces pages, à propos de l'œuvre de l'*Action Sociale catholique*, sont bien faites pour réjouir le cœur de tous les fils de l'Eglise canadienne. En union d'affection avec le Vicaire de Jésus-Christ, nos chefs spirituels savent nous guider dans la voie droite et sûre ! Là où est Pierre, là est l'Eglise — Ubi Petrus, Ibi ecclesia !

* * *

La sollicitude du Souverain Pontife s'étend d'ailleurs à l'univers tout entier; car l'Eglise est dite catholique du fait qu'elle est universelle. Il n'y a plus de *peuple choisi*, tous sont appelés.

Au moment, à peu près, où l'intéressant et éloquent apôtre du relèvement des noirs, le commandant Benito Sylvain, donnait à Montréal des interviews aux journaux et, aussi, une conférence au Monument national dont nous parlerons plus loin, les dépêches nous apportaient deux informations importantes concernant les relations de Rome avec l'Abyssinie, le puissant empire de Ménélick.

Le P. Marie-Bernard, envoyé extraordinaire près de la cour d'Éthiopie, ayant été reçu par l'empereur nègre, le Négus Ménélick, lui avait remis une lettre du pape et les insignes de l'ordre du Saint-Sépulchre. D'autre part, on annonçait, quelques jours après, que Meschiaschia, représentant du même Négus, avait été reçu au Vatican, en grande cérémonie. Il avait harangué le Saint-Père et le pape l'avait remercié, louant son maître de faire bon accueil aux missionnaires, qui — disait Pie X — “ en formant d'excellents chrétiens, forment aussi d'excellents sujets.”

* * *

Le miracle du sang de saint Janvier s'est accompli à la cathédrale de Naples, comme chaque année, le 19 septembre, en présence Son Eminence le cardinal Prisco et d'une foule de témoins. Après les prières d'usage et les supplications coutumières le sang durci s'est liquéfié. Voici comment le raconte un témoin oculaire, M. l'abbé Louis Ricard, professeur au grand séminaire de Toulouse.

Nous citons la partie principale de son récit :

Le cardinal observe attentivement la relique; nous observons aussi très minutieusement: la matière paraît toujours durcie. Sept minutes ont passé; le prélat croit apercevoir des symptômes d'altération. En effet, la masse semble s'humidifier; à la lueur d'un cierge, on voit des gouttelettes perler, se multiplier, se réjoindre; bientôt la totalité s'ébranle, se détache du cristal, mollit spontanément, se désagrège insensiblement... Neuf minutes se sont écoulées et l'ampoule ne renferme plus qu'un liquide rougeâtre présentant toutes les apparences du sang vieilli, suivant toutes les impulsions reçues par le reliquaire. Le vénérable cardinal s'incline en actions de grâces, se tourne vers les autorités religieuses et civiles — nous en sommes — fait constater la réalité du miracle, exprime sa joie pour la promptitude avec laquelle il s'est opéré, baise l'ampoule et la fait baiser par son entourage immédiat.

* * *

Au congrès eucharistique de Metz, l'archevêque de Varsovie a parlé des progrès du catholicisme en Russie en des termes consolants. Les catholiques peuvent maintenant entretenir des rela-

tions constantes avec le Saint-Siège et tous leurs coreligionnaires du monde entier. La vie catholique s'épanouit. Des Rédemptoristes, des Franciscains et des Lazaristes travaillent aux missions ; des Ursulines et des Sœurs de l'Immaculée Conception ouvrent des pensionnats. Des milliers de *grecs unis* sont rentrés dans le giron de l'Eglise ; le clergé schismatique fournit beaucoup de convertis ; et l'on profite de la nouvelle liberté de la presse. Dernièrement un congrès — qui fut un succès, — réunissait à Varsovie les écrivains et journalistes polonais catholiques. (1)

* * *

En Australie, les progrès de la foi sont aussi très remarquables. Lors du dernier synode de Sydney, tenu sous la présidence du cardinal Moran, l'épiscopat a adressé au clergé et aux fidèles une lettre postorale collective, où se lisent les renseignements que voici :

“ Sur une population de cinq millions d'âmes, l'Australie compte 1,500,000 catholiques. — La hiérarchie se compose d'un cardinal, de deux archevêques, de quatorze évêques et de quatorze cents prêtres. — Les Bénédictins et les Jésuites ont ouvert de grands collèges très fréquentés. Il y a, en outre, 5,500 religieuses appartenant à diverses congrégations. On compte 33 collèges de jeunes gens, 160 pensionnats de jeunes filles, 205 externats, et 1,080 élèves. Les catholiques entretiennent, à leurs frais, 94 institutions de charité. Les Bénédictins, les Jésuites et les religieux de la Congrégation de Saint-Joseph ont plusieurs missions dans les régions qui ne sont pas encore catholiques. Ils n'ont qu'à se louer du gouvernement anglais, qui accorde pleine liberté aux catholiques.”

* * *

La *Croix* de Paris, en date du 11 octobre, annonçait que la congrégation antipréparatoire pour l'examen des cinq miracles de Jeanne d'Arc, proposés au Saint-Siège, avait été fixée au 12 novembre. — Ceux qui ont vu les dossiers croient à un vote favorable. Au Canada, comme en France, nous en acceptons l'augure avec une joie très sincère.

* * *

Nous avons noté, il y a quelques mois, que l'énorme cloche de Montmartre, la Savoyarde, malicieusement endommagée, était à

(1) Aux dernières nouvelles cependant, il semble que le Czar et son gouvernement auraient modifié malheureusement leur attitude. Mgr de Ropp, évêque de Vilna, aurait été *éloigné* de son diocèse par ordre, parce qu'il serait trop sympathique au parti des saines réformes en Russie.

jamais condamnée au silence. Les dépêches nous ont transmis l'heureuse nouvelle qu'on a pu au contraire y remédier :

“Dernièrement, dans la basilique du Vœu national, à Paris, un grand nombre de fidèles assistaient aux exercices de l'adoration diocésaine. Le prédicateur venait de quitter la chaire et le salut allait commencer. Tout à coup, un son puissant et harmonieux remplit la vaste enceinte, faisant frémir les pierres et vibrer les vitraux. C'était la “Savoyarde,” depuis quelque temps muette, qui chantait dans la campanile encore inachevée, mais assez haut déjà pour la recevoir. L'émotion fut profonde au sein de l'assemblée, la joie aussi, quand on reconnut que la grande cloche, dont le public un instant fut inquiet, avait toujours la même voix puissante et sonore.

* * *

Mais quand la Savoyarde sonnera-t-elle le réveil complet des meilleures énergies françaises ? C'est une autre question, d'ailleurs qui importe davantage.

Au congrès de la *Bonne Presse* tenu à Paris, vers la mi-octobre, par les délégués des *Croix* de France, Mgr Delamaire, coadjuteur de Cambrai, disait au cours d'une vibrante allocution :

La grande maladie des catholiques dans tous les pays, en France surtout, c'est la maladie du sommeil. Il en était ainsi déjà du temps de Notre-Seigneur. Dans plusieurs de ses paraboles, les braves gens ce sont tous ceux qui dorment. Les vierges folles manquent l'heure parce qu'elles avaient dormi. Un homme cultive son champ; il y jette la bonne semence; quand elle commence à lever, il regarde, et quelle n'est pas sa surprise de voir de l'ivraie là où il avait semé du bon grain! “Malheureux! dit le Maître, comment n'as-tu pas empêché cela?” Hélas! l'homme ennemi avait passé pendant qu'il dormait. Et au jardin de Gethsémani, les pauvres apôtres ne dormaient-ils pas lourdement pendant que leur Maître agonisait?

* * *

Dans le même discours, et auparavant, l'éloquent prélat avait marqué toutefois avec éclat que la *Bonne Presse* joue avec succès le rôle d'excitateur. Le congrès à lui seul en était du reste la meilleure preuve. On méconnaît parfois l'excellence et le caractère pratique des œuvres des catholiques de France. De loin le bruit que fait le mal est toujours plus retentissant. Lisez ce passage du beau discours de Mgr Delamaire :

Elle est très considérable, Mesdames et Messieurs, la place que tient la *Croix* en France à l'heure actuelle, et son œuvre apparaît comme importante, non seulement aux catholiques, mais même à nos ennemis.

Or, je tiens à vous dire, ce matin, les espérances très grandes et très légitimes que nous fondons sur la puissance qu'elle constitue et qu'elle étale à nos regards. Il est incontestable qu'à l'heure présente ce journal apparaît à

l'opinion comme une réelle puissance. Il suffit pour s'en convaincre de le regarder dans sa magnifique installation matérielle. Vous n'avez qu'à vous transporter dans ses ateliers, dans ses bureaux, dans son imprimerie; à visiter sa machinerie, son personnel; cette ruche laborieuse vous donnera l'impression d'une organisation de premier ordre. (*Applaudissements.*)

La *Croix* de Paris, à elle seule, possède, d'après des calculs les plus modérés, plus d'un million de lecteurs par jour. Si l'on additionne le tirage des *Croix* de province et du *Pèlerin*, on trouve un second million de lecteurs. Enfin, si l'on groupe ensemble toutes les publications de la Bonne Presse, on les voit produire plus de quatre millions d'exemplaires par semaine et atteindre par conséquent un nombre incalculable de familles. (*Vifs applaudissements.*)

Il est incontestable que lorsqu'un journal entre quelque part, il arrive vite à régir toutes les intelligences. L'homme, si cultivé qu'il soit, ne résiste pas à une lecture d'une feuille quotidienne déterminée. Il en est imprégné malgré lui, et sa mentalité s'en ressent beaucoup plus qu'il ne s'en doute. J'ai entendu dire par des hommes très cultivés, parlant des journaux qu'ils lisaient : "j'en prends et j'en laisse." Oui, vous en prenez beaucoup, vous en laissez très peu. (*Applaudissements.*)

* * *

Si l'organisation est belle et puissante, des œuvres catholiques en France, comment se fait-il qu'elles paraissent si peu réussir ? C'est que le travail est colossal. Depuis trente ans, depuis sept ans surtout, les gouvernants s'efforcent d'effacer de l'âme de la France jusqu'aux vestiges du christianisme. La lutte est terrible. Et ce sont pourtant les catholiques et leurs alliés les modérés qui défendent le vrai patrimoine des gloires françaises.

On accuse parfois les écrivains du *parti de Dieu* (le mot est de M. de Mun) de méconnaître la grandeur de leur patrie ? Qu'on en juge par l'extrait que nous allons citer ! En reprochant à M. Clémenceau d'avoir forcé la note dans son discours d'Amiens — inauguration du monument René Goblet, 6 octobre 1907 —, alors que le Président du Conseil faisait le plus riant tableau de la Grèce et la proposait comme modèle à la France, M. Auguste Boucher du *Correspondant* écrivait (25 octobre) :

"Si, pour un peuple, l'acte suprême, c'est de faire de sa nationalité son immortalité vivante.... la Grèce n'a pas su le faire, la France l'a su ?.... La création de notre unité nationale a été, dans les temps modernes, le chef-d'œuvre de la politique européenne : une œuvre qui a pris dix siècles pour se consommer, dans les circonstances les plus variables, à travers les péripéties les plus dramatiques, en unifiant des races, des idiomes, des lois et des mœurs, qui, par leurs origines, différaient encore plus les uns des autres que les éléments primitifs de l'hellénisme. — La Grèce fut, jusqu'à la fin un pays divisé; la France est le pays le plus uni de l'Europe. Et, certes, ce peuple français, qui tomba souvent, qui se releva toujours, avait un autre ressort que le peuple grec. — La Grèce n'a subi qu'une invasion formidable, celle des Perses; quatre légions romaines ont suffi à l'asservir. Que M. Clémenceau

compte, chez nous, les irruptions de l'étranger, toutes les coalitions et toutes les guerres auxquelles la France a résisté; qu'il considère ce perpétuel mélange de victoires et de défaites où elle a, vingt fois, retrouvé le secret de son existence, l'orientation de sa destinée; et il s'émerveillera de la vitalité de la France et il saluera sa jeunesse presque éternelle. Puisqu'il voulait proposer éloquemment à nos méditations... un *miracle* national (au lieu du *miracle* grec) que n'a-t-il choisi le *miracle* français ?...

* * *

Quoiqu'il en soit de ce *miracle* français, si grande que soit la vitalité de la France et si belle qu'ait été son histoire, il reste vrai qu'elle est bien malade. La guerre à l'Eglise se continue. On applique, en l'aggravant, la loi dite de séparation. On va s'emparer *légalement* des biens que constituaient les fondations pieuses. Bientôt il ne restera plus rien de la loi Falloux et la liberté de l'enseignement aura vécu. Et la masse du peuple est indifférente. Elle dort, dirait Mgr Delamare.

Récemment, M. Augagneur, gouverneur de Madagascar et ancien maire *radical-socialiste* de Lyon, étant de passage à Paris, on lui a demandé son opinion sur "ce qui se passe en France" ?

"Je vous avoue — a-t-il répondu au nouvelliste du *Matin*, qui l'interrogeait, — que je n'en pense pas grand'chose de bon. Quand on lit les journaux avec un mois de retard, à l'autre bout de la terre, on ne comprend rien aux événements, ou peut-être on les comprend trop bien: on a l'impression d'un pays en pleine déliquescence. Notre démocratie est bien malade. — Qu'est-ce qui lui manque donc ? — L'autorité ! — Mais démocratie et autorité, est-ce que ces deux mots-là ne jurent pas ensemble ? — N'en croyez rien. La démocratie a beaucoup plus besoin d'autorité que la monarchie, car dans la monarchie il y a une armature solide qui coordonne et maintient le corps social, si cette armature disparaît et que rien ne la remplace, tout se dissout et tombe en ruine."

* * *

Parlant de la nécessité de travailler à la conquête du peuple, M. de Mun dans un article au *Figaro*, donne sur la situation une note émue, qu'on ne lira pas sans intérêt après celle de M. Augagneur. Les deux praticiens, s'ils ne proposent pas le même remède, font en tout cas le même diagnostic.

"D'autres pensées, plus lointaines et plus profondes, assiègent mon esprit, écrit M. de Mun, quand je parle de la conquête du peuple.

Aucun spectacle n'est mieux fait pour émouvoir les âmes et les jeter en de troubles méditations, que celui de la foule immense et anonyme des travailleurs, dont, sur tous les terrains, le flot monte comme la mer, rapide et irrésistible, roulant des misères et des haines, des souffrances et des colères, de justes espoirs et des rêves chimériques.

Qui peut, sans angoisse, voir grandir ce flot redoutable ? Apporte-t-il, sur un sol déjà semé de ruines, l'irréparable dévastation, ou, parmi les décombres du passé la semence ignorée des moissons futures ? Nul ne peut le dire.

Une seule certitude éclate en cette obscurité : c'est que désormais le peuple est maître de nos destinées et de nos lois, arbitre souverain de notre esclavage ou de notre liberté.

Ah ! vraiment oui, la France est bien malade au point de vue moral. Si ce n'était de l'admirable essor des œuvres que nous avons signalé, si ce n'était surtout de l'admirable union de l'épiscopat à la Chaire de Pierre, on serait tenté de désespérer.

Mais les jugements humains sont toujours courts par quelque côté, et, l'avenir est à Dieu.

* * *

On télégraphiait de Londres, le 21 octobre, que les trois premiers volumes de la correspondance intime de la reine Victoria viennent de paraître en librairie. Ces lettres couvrent une période de 24 ans, de 1837 à 1861, de l'avènement de la reine à la mort du Prince Consort, son époux. Lord Esher et M. Benson, chargés par le roi Edouard de ce soin, ont eu à compulsuer des volumes et des volumes — 500 à 600, dit-on ! — de lettres, car notre feuve reine conservait toute sa correspondance, et on a dû faire un choix. Les compilateurs se sont abstenus de tous commentaires, ils ne donnent que quelques notes au bas des pages, afin d'élucider certains passages moins clairs pour des lecteurs d'une autre génération. Il paraît que les lettres les plus touchantes sont celles que la reine écrivait à son oncle, Léopold I de Belgique. On lira avec intérêt ces deux extraits, où il est question de notre roi actuel, Edouard VII, au lendemain de sa naissance, et de la désolation de Sa Majesté Victoria à la mort de son cher mari. Les rois et les reines connaissent donc la joie et la douleur, tout comme les plus simples de leurs sujets ? A première vue, on pourrait en douter, mais il en va bien ainsi et, après tout, c'est justice.

A la naissance de son fils, Victoria écrit au roi Léopold :

"Notre petit garçon est un enfant très fort et très grand, il a de très grands yeux bleus bien taillés, mais son nez est plutôt fort et sa bouche petite. J'espère qu'il ressemblera à son très cher papa et je prie pour cela. Nous allons l'appeler Albert, et Edouard sera son second nom."

A la mort du Prince Albert, la note est autrement triste :

"Mon très cher et très bon père, écrit-elle, car je vous ai toujours aimé comme tel. Le pauvre bébé orphelin de huit mois est maintenant une veuve

de quarante-deux ans, anéantie, le cœur brisé. Il n'y a plus de bonheur pour moi dans la vie. Le monde n'existe plus pour moi. Si je dois continuer à vivre ce sera désormais pour nos pauvres enfants sans père, pour mon malheureux pays qui a tout perdu en le perdant, et je ne ferai désormais que ce que je sais, que ce que je sens qu'il désirera, car son esprit me guidera et m'inspirera. Mais quelle douleur d'être enlevé à la fleur de l'âge, de voir brisée notre vie domestique si pure, si heureuse, si calme, alors que j'espérais avec une telle certitude instinctive que Dieu ne nous séparerait jamais et nous laisserait vieillir ensemble !

* * *

Avant de passer aux choses canadiennes, condensons quelques informations intéressantes.

M. Edouard Drumont, rédacteur en chef de la *Libre Parole* depuis tant d'années, et si connu par sa lutte contre les juifs, vient d'abandonner la direction de son journal, qui passe à M. Léon Daudet, le fils d'Alphonse Daudet. M. Drumont continuera cependant, à titre de collaborateur, à écrire dans la *Libre Parole*. M. Henri Rochefort qui ne faisait qu'un avec l'*Intransigeant*, comme M. Drumont avec la *Libre Parole*, abandonne, lui, complètement son journal ; il écrira désormais dans la *Patrie*, qui appartient à M. Feron-Vrau, propriétaire de la *Croix*. Le vieux Rochefort va-t-il se métamorphoser en moine ? Jadis, un Canadien en voyage lisait toujours, sinon la page de Rochefort dans l'*Intransigeant*, à coup sûr la page de Drumont dans la *Libre Parole*, celle de Paul de Cassagnac dans l'*Autorité* et celle d'Eugène Veuillot dans l'*Univers*... Les deux derniers sont morts et les autres s'en vont. Tout passe, même la gloire !

Un chercheur a trouvé, à propos de langues, ces données qui ne manquent pas de piquant : au XVe siècle, 4 personnes parlaient l'anglais pour 10 l'allemand et 10 le français ; au XVIe, 6 parlaient l'anglais pour 10 l'allemand et 14 le français ; au XVIIe, 8, 5 parlaient l'anglais pour 10 l'allemand et 20 le français ; au XVIIIe, 20 parlaient l'anglais pour 31 l'allemand et 31 également le français ; au XIXe, 116 parlaient l'anglais pour 80 l'allemand et 52 le français... ?

Un autre chercheur — un M. Scott — a imaginé de calculer, d'après Hérodote et les récits qu'il nous fait des largesses du fameux roi de Lydie Crésus au temple de Delphes, qui fut plus généreux et partant plus riche — quoique l'un aille parfois sans l'autre — de Crésus ou de M. Rockefeller, dont on connaît les jolies *records*, en fait de richissimes donations... Eh ! bien, M. Scott prouve que le titre de champion de la munificence appartient encore au

vieux Crésus ! Nous dirons donc toujours : " riche comme Crésus, généreux comme Crésus ! "

Nous disions, dans notre dernière chronique, que les accidents dus aux chemins de fer aux Etats-Unis se chiffraient dans les 16,000, dont 4,000 tués, une autre statistique porte ce nombre à 81,281, dont 5,000 tués. C'est effrayant, tout simplement !

Le 18 octobre 1907, entre la côte canadienne et la terre d'Irlande, le service transatlantique régulier de télégraphie sans fil *marconi* a été ouvert, par un échange de dépêches entre Lord Grey, notre gouverneur, et Sa Majesté le roi ! — Quand on y pense, se *parler* ainsi par signes — sans fil ! — par dessus la mer ! Voyons, qu'en auraient pensé les savants d'il y a cent ans ?

Enfin, hier, 10 novembre, on annonçait que le professeur Karn, de Munich, venait de réussir à transmettre les photographies par télégraphe. De Berlin à Paris, on a télégraphié la *Photo* du Kaiser Guillaume II, et, de Paris à Berlin, celle du Président Fallières. Une distance de 800 milles. L'envoi a pris juste 10 minutes. Les expériences continuent.

Oh ! la science !

* * *

Ce qu'elle a fait de progrès, en effet, la science, depuis cent ans. Il y a juste cent ans que Fulton a donné à l'humanité la navigation à vapeur (1807). On a fêté à Bordeaux ce glorieux centenaire par une importante exposition maritime internationale. Les Etats-Unis, le pays de Fulton, y ont envoyé un commissaire général, et il se trouve que ce représentant de la grande République américaine, c'est un Canadien, M. le docteur Daudelin, de Worcester, le propre neveu d'un homme qui eut son heure de célébrité, feu Charles Thibault.

M. le commissaire Daudelin a offert un dîner au monde officiel de l'exposition bordelaise. Au champagne, il a proposé un toast.

" Cette Exposition superbe — a-t-il dit — unique dans l'histoire universelle, célèbre le centenaire de cette découverte merveilleuse qui, grâce au génie maritime de nos deux nations, a fait nos rivages se rapprocher comme par enchantement, et presque se toucher. — En 1807, le citoyen Fulton, s'inspirant de ses nobles devanciers Papin et Dobbans, donnait d'une façon pratique et permanente à l'humanité la navigation à vapeur, cette puissance civilisatrice qui a changé la face du monde. — Après un siècle, nous inspirant encore à la source féconde du génie français, nous exposons ici le projet d'une œuvre gigantesque : un relief illustrant le canal qui, dans quelques années, unira les deux mers et ouvrira aux nations des deux hémisphères une voie facile de communication par où elles pourront travailler plus efficacement à l'entente commerciale, à la paix et à la solidarité universelles."

* * *

Le 29 octobre, dans la soirée, à la salle du Monument national, à Montréal, M. le sénateur L. O. David, l'un de nos publicistes les mieux connus, donnait une conférence sur Montcalm, le grand vaincu de l'époque héroïque de 1759-1760. On doit élever, en effet, au pays de Montcalm, à Candiac Vauvert (France), un monument à sa mémoire. Et, comme il était naturel, les organisateurs de là-bas ont pensé aux Canadiens. A. Montréal, personne mieux que M. le sénateur David n'était en position et en mesure de seconder le mouvement. La conférence historique, qu'il donnait l'autre soir, avait pour but précisément de fournir une occasion à une souscription indirecte.

Mais nos gens d'aujourd'hui sont bien affairés, et, pour plusieurs, Montcalm et Carillon sont des "histoires" qui manquent un peu d'attrait ? Parlez-leur d'un concours au *sac de sel*, à la bonne heure ! C'est du "sport" ! C'est "up-to-date" !

Et pourtant le culte de l'histoire et de ses plus hauts faits est autrement plein d'enseignements et digne d'intérêt. Si l'auditoire de M. David n'était pas nombreux, il était choisi, et l'on a goûté les bonnes choses qu'au milieu de délicates exécutions musicales, M. le sénateur a su si bien dire sur Montcalm, sa carrière, ses qualités, sa valeur et sa gloire.

Comme d'habitude, quand il s'agit des choses sérieuses et qui importent à la vie nationale, pour arondir un peu la somme que Montréal, par M. L. O. David, voulait offrir à l'œuvre du monument Montcalm, le clergé ne s'est pas tenu en arrière. Les journaux d'hier racontent que Mgr l'archevêque a fait remettre à M. le sénateur une liste de souscriptions qui a dû être la bienvenue. . . De telle sorte que ce sont quelques mille francs qu'on pourra envoyer là-bas.

* * *

Une autre conférence qui aurait pu, elle aussi, réunir un plus nombreux auditoire, c'est celle qu'a donnée, au même Monument national, et encore sous la présidence de Mgr Bruchési, M. le commandant Benito Sylvain, un jeune nègre, né à Haïti, ancien stagiaire à l'École du Génie maritime, docteur en droit de la Faculté de Paris, et aide-de-camp de Sa Majesté Ménélick, l'empereur d'Abyssinie, dont nous parlions au début de cette chronique.

M. le commandant Sylvain a fait de la cause du relèvement des noirs — ses frères — l'œuvre de sa vie. Les études qu'il a faites et les positions qu'il occupe en font un apôtre qui a l'avantage de plaider sa cause par son exemple autant que par sa parole. Que le nègre soit le frère du blanc, capable d'être aussi cultivé et aussi distingué que lui, on n'en peut plus douter quand on voit et quand on entend l'aide-de-camp du puissant Ménéliek. Du reste la doctrine du Christ Jésus proclame que nous sommes tous frères, et, à la crèche de Jésus, la légende veut qu'il y eut un noir parmi ces rois de l'Orient qui vinrent apporter de riches présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Oui, tout cela c'est vrai, et nous le croyons. Mais il y a des sentiments et des impressions qu'on ne raisonne pas. La question de savoir si le blanc voit vraiment un frère dans le noir — comme celle de savoir si le noir voit vraiment un frère dans le blanc — est bien difficile à résoudre dans l'affirmative !

Quand le Président Roosevelt reçut, il y a quelques années, le fameux avocat nègre Booker Washington à la maison présidentielle, il s'écrivit dans la grande presse un article qui fit une sensation énorme, sous ce titre : "Un point noir dans la maison blanche !" Et, l'autre soir, après la conférence du monument national, quand Mgr Bruchési, en offrant \$500.00 à M. Bénito Sylvain pour son œuvre, l'appelait avec émotion son "frère," il y eut une frénésie d'applaudissements. Pourquoi ? Les deux gestes, celui du président et celui de l'archevêque, sont beaux sans doute, très humains, très chrétiens... "Oui, mais un noir et un blanc, on a beau faire, ça n'est pas pareil," comme disait ce brave homme !

Ce qui n'empêche pourtant, que l'éloquent champion de sa race trop opprimée n'ait fait l'autre soir un discours fort chaleureux, qui a été très apprécié. Nos lecteurs aimeront, croyons-nous, à en connaître au moins la péroraison.

"Pénétré de la justesse et de la grandeur de la cause que nous avons l'honneur de défendre, sous la sauvegarde d'une documentation sûre et d'une logique incoercible, nous irons partout, forçant l'attention des hommes de bonne foi. Aux souverains clairvoyants, soucieux de dégager leur responsabilité morale des iniquités persistantes, aux savants, dont les méritoires travaux servent témérement de base à des théories étroites et inhumaines; aux instituteurs, qui propagent ces théories rétrogrades en leur donnant l'appui d'un enseignement quasi-officiel; à la jeunesse studieuse et réfléchie, qui court le risque de pâtir cruellement, un jour, des erreurs et des méfaits commis par ses aînés; à la masse, si digne d'intérêt, des prolétaires de toute catégorie dont on a pensé endormir les légitimes revendications par le mirage des décevantes conquêtes coloniales; aux publicistes, qui ont le devoir d'éclairer l'opinion et le pouvoir redoutable de la transformer; aux femmes

enfin, si longtemps asservies par l'égoïsme de l'homme et dont l'influence croissante sera bientôt le facteur le plus efficient de la grande rénovation sociale, — à toutes ces forces actives de l'humanité nous demandons avec confiance et dignité un concours effectif à l'œuvre de réparation équitable et d'entente loyale que nous voulons édifier et dont nul, à la lecture des pages qui vont suivre, ne saurait méconnaître l'urgente nécessité.

“Oui, elle a droit à l'estime et à la bienveillance des autres, la race qui, placée dans des conditions anormales d'évolution, a déjà produit des spécimens d'intelligence, de courage et de magnanimité tels que Toussaint-Louverture, les Alexandre Dumas, Pouchkine, Frederick Douglass, Edward Blyden, Booker Washington et Ménélik ! Cette race se doit à elle-même et à l'humanité de ne plus laisser entraver son libre et plein développement.

“Etoile africaine, monte à l'horizon et luis sans défaillance dans le firmament de la pensée ! Que ton scintillement, pur reflet de la vérité, de la justice et de la fraternité, perce en même temps les ténèbres honnies de la sauvagerie inculte et le voile enguirlandé de la barbarie civilisée, afin que des erreurs abjurées et des crimes expiés, des haines apaisées et des méfiances dissipées, naisse pour toujours, entre les frères ennemis, une coopération harmoniquement active et intégralement féconde.

* * *

Ce terrible accident du Pont Québec, dont nous avons parlé dans une de nos précédentes chroniques, aurait pu, paraît-il, être évité. A l'enquête, qui se poursuit à New-York, l'ingénieur consultant de l'entreprise, M. Cooper, a rendu un témoignage qui a fait sensation. Les plans n'auraient pas été exécutés en vue de construire le meilleur pont possible, mais “ils auraient été assujettis à une limitation du coût à prévoir.” De même, ils auraient été faits trop vite. M. Cooper, lui-même, devenu malade, aurait dû être remplacé pour la surveillance... Bref “une intervention prompte et intelligente aurait pu consolider la corde 9 ouest et prévenir l'éroulement du pont.”

“On se sent navré, concluait un rédacteur à la *Patrie*, en apprenant qu'avec un peu de bois, quelques boulons et trois heures de travail... on aurait corrigé la déflexion de la corde No 9 ouest, et qu'ainsi eut été évité l'épouvantable malheur, dont notre pays ne sera pas, de sitôt, consolé.” En effet, c'est navrant.

* * *

Le vicariat apostolique de la Saskatchewan vient d'être érigé en évêché, ce sera l'évêché de Prince Albert. Mgr Pascal, déjà vicaire apostolique depuis seize ans, devient le titulaire du nouveau siège épiscopal.

* * *

A l'occasion de la "Saint Charles," fête patronale du séminaire de Sainte-Thérèse, le supérieur de cet important établissement, M. l'abbé A. Jasmin, vient d'être gratifié par Mgr l'archevêque de Montréal du titre de chanoine honoraire de la cathédrale. M. le chanoine Jasmin, à beaucoup d'égards sans doute méritait personnellement d'être ainsi distingué. Mais les anciens élèves de la maison térésiennne ne peuvent pas ne pas voir dans cet honneur fait au supérieur de leur *Alma-Mater* un honneur fait à eux tous. Ils en garderont à Monseigneur une vive et profonde gratitude.

Ces prêtres, nos confrères d'hier, qui consacrent leur vie, ou tout au moins les années de leur jeunesse sacerdotale, à l'œuvre pénible, difficile, ingrate parfois, mais parfois aussi consolante, de la formation et de l'éducation de la jeunesse, méritent hautement, en ce pays surtout, de l'Eglise et de la patrie. On a beau faire mine de le méconnaître indirectement, en un certain clan, il reste vrai que ce sont nos prêtres éducateurs qui ont fait le Canada français, tout comme c'était les évêques et les moines qui avaient fait l'Europe civilisée !

* * *

Pour dénommer une jolie fête, chrétienne et agreste tout ensemble, s'est-on jamais servi d'un plus beau nom que celui de "fête de la gerbe" ? On a tout de suite, à l'entendre, une vague impression pieuse et poétique ; le nom de Ruth, la Moabite, nous vient à l'esprit. En effet, cette fête originale est charmante comme un récit biblique. Elle se célèbre à Saint-Paul-L'Ermite, vers le mi-octobre, tous les ans, depuis six ou sept ans. Voici en quoi cela consiste. Alors que partout les moissons s'achèvent, une gerbe de beaux épis — la dernière gerbe ! —, où se mêlent les grains de toutes sortes, est présentée à l'église par un parrain et une marraine et bénite par M. le curé, qui, ensuite, célèbre la messe solennelle. La paroisse est invitée à assister en grand nombre et une allocution est prononcée, qui parle de charité. Puis, une longue file de voitures s'ébranlent. On s'en va à l'Asile de la Providence à l'Assomption, porter — avec la gerbe symbolique — des charges de provisions *en nature* aux pauvres et aux orphelins.

La température s'y prêtant cette année admirablement, le 15 octobre, il fallait voir cette procession déambuler le long de la

pittoresque rivière de l'Assomption, dans ce cadre de notre nature d'automne, vraiment si grandiose. A l'Asile, les orphelines avaient organisé une réception qui fut d'une simplicité touchante. Ces fillettes, les bonnes sœurs leur font dire, le sourire aux lèvres, des choses à faire pleurer ! Mgr Racicot, qui avait présidé à la messe de la "gerbe" à Saint-Paul, cependant que le curé Bélanger, de Saint-Louis de France à Montréal, donnait l'allocution, Mgr Racicot et le bon curé Lesage parlèrent aux enfants de l'Asile, ils magnifièrent la charité. Enfin, la "gerbe" fut placée dans la grande salle du couvent. Elle y va rester, comme un symbole durable d'un sentiment qui vit toujours, jusqu'au printemps prochain. En avril, à la St Marc, M. le curé Lesage ira la chercher, il en bénira de nouveau les grains, et les braves cultivateurs se les disputeront pieusement pour les semailles de l'an qui vient...

Non, mais, cette fête est-elle assez jolie ? Sans compter que la bonhomie souriante du vénérable curé, qui préside à tout cela, achève de donner à la fête de la "gerbe" cette note religieuse et patriarcale qui la fait, disions-nous, charmante comme un récit de la Bible au livre de Ruth.

* * *

Le doux automne s'en va, lui aussi, comme toutes les choses de ce monde, même les plus poétiques. Voici bientôt l'hiver. Dans la nuit du 8 novembre, il est tombé de la neige à Montréal, mais peu, juste assez pour blanchir les toits et les rues. Hier, 11 novembre, il a neigé, à larges flocons, mous et lâches, presque toute la journée. A voir ainsi tomber ces flocons blancs, on aurait vite le "bleu," mais à quoi bon ?

* * *

La belle église de la Longue-Pointe, que tous les navigateurs du Saint-Laurent connaissaient bien, a été détruite par l'incendie, dans la nuit du 7 au 8 novembre. C'est un grand malheur. Le presbytère a été lui aussi considérablement endommagé et, à l'église tout est brûlé, les ornements, les parures et même les Saintes-Espèces. On dit que les pertes s'élèvent à \$40,000.00. Il y avait \$16,000.00 d'assurances.

Cette église avait été reconstruite ou restaurée il y a quelques années, mais les murs étaient fort anciens, ils avaient subsisté de la construction de 1724.

Le digne curé de l'endroit, l'un des anciens du clergé de Montréal, M. l'abbé Lecours, se montre plus grand que l'épreuve. Ils ont reçu, lui et ses paroissiens, les meilleures sympathies de tous. Elles leur étaient dues.

* * *

Je n'ai qu'une seule mortalité à signaler dans le clergé, ce mois-ci : celle du Rév. Père Bérard, des Franciscains, décédé à Trois-Rivières, à 45 ans, le 8 novembre. Mais c'est le mois des morts, et, plus que jamais, il convient de redire pour tous nos défunts de l'année.....

Miserere, Domine, secundum magnam misericordiam...

L'abbé Elié J. Auclair

Les qualités de l'éducateur

Suite du mois de septembre.

IV

L'ALIMENT DE LA FOI

La foi s'alimente à deux : la lecture et la piété. La lecture ajoute à ses clartés ; la piété développe sa force vitale.

Puisque la foi est une adhésion de l'esprit à la parole de Dieu, il faut bien que cette parole nous soit transmise. Or, c'est par les instructions orales et par les livres que nous vient la parole divine. Sur les lèvres du prêtre qui enseigne, elle devient plus lumineuse, plus pénétrante, parce qu'elle est plus vivante. Mais cet enseignement oral n'est pas toujours à notre portée, accommodé à nos besoins. Pour le suppléer, il nous reste la ressource des livres.

Dans la bibliothèque personnelle du maître d'école, on doit trouver toujours deux sortes de livres religieux : des livres didactiques où la foi soit exposée, des livres de lecture facile, qui représentent la foi vivante dans les actes qu'elle inspire.

Sous le nom de livres didactiques, il faut entendre l'Évangile, le Catéchisme, des exposés précis de la doctrine catholique, de la morale et du culte chrétien.

Les maîtres sont trop portés à délaisser de tels ouvrages. Sous prétexte qu'ils ont bien appris autrefois leur religion, ils négligent d'en rafraîchir par des lectures périodiques la connaissance exacte. Même lorsqu'ils croient ne rien apprendre, ils gagnent à fréquenter ces livres (1).

En effet, sachant avec précision les termes de leur foi, ils sont plus en mesure de la défendre dans leur cœur contre la tentation, au dehors contre les objections. Car l'expérience montre que les difficultés élevées contre la foi portent le plus souvent à faux : pour les résoudre, il suffit d'ordinaire de prouver que le point attaqué n'appartient pas à la foi. Cela se comprend sans peine : le dogme est solide et raisonnable ; c'est à côté de lui, et non en lui, qu'on va chercher des points faibles ou des ridicules.

(1) Par exemple : GIROUX, *Exposé du dogme catholique*, Paris, Hon. — *Exposition de la doctrine chrétienne*, Proceuro des Frères, Paris, rue Oudinot. — LA CLERC, *La Théologie du catéchisme*, Paris, Roger. — ЛЮБОМЪР, *La Doctrine chrétienne*. — *Cours pratique d'instruction religieuse*, Plečimel, Proceuro des Frères.

Mais le christianisme n'est pas une école de philosophie, où l'on se borne à professer une doctrine sublime : c'est une source débordante de vie. Pour entrer en participation de cette vie, le maître doit chercher, dans les livres où elle se révèle active, sa nourriture quotidienne. Nous pouvons répartir en trois groupes les ouvrages de ce genre : les vies des saints, les traités d'ascétisme, les livres de piété.

Mettons en première ligne les vies des saints. Les exemples saintement contagieux des héros chrétiens contiennent à la fois une leçon qui instruit et une force qui entraîne. Serait-ce excessif de souhaiter qu'un éducateur pût lire chaque année la vie d'un saint ? Il ne trouvera rien de plus intéressant ni de plus utile, surtout s'il s'attache aux saints personnages dont la mission s'est le plus rapprochée de la sienne.

Viennent ensuite les traités d'ascétisme, comme le *Combat spirituel*, l'*Introduction à la vie dévote* (1) où se trouvent tracés les plans de la vie chrétienne : on y voit quels défauts il faut corriger, quelles vertus il faut acquérir, quelle est la tactique à suivre dans les combats, comment chaque chrétien peut atteindre la fin propre de sa vocation. Par un funeste préjugé, on croit que les religieux seuls ont à régler leur vie intérieure.

Enfin, les livres de piété sont destinés à nourrir l'âme durant les heures de prière : l'*Imitation* par exemple et tous les livres de méditation, les manuels où sont consignées les meilleures formules de prières. Tout chrétien doit se défier de ses propres forces : s'il ne puise dans les livres l'aliment de ses pensées et de ses sentiments, son âme sera vite épuisée ; à la fécondité des premiers jours succéderont les distractions et les sécheresses, précurseurs de la désolante stérilité.

Nous sommes insensiblement arrivés au second moyen de conserver et de développer la foi : la piété. La piété, "riche des promesses de la vie présente et de la vie future (S. Paul)," attire du ciel don de la foi, accroît par l'exercice la faculté surnaturelle de la foi, inactive dans l'homme sans piété, la foi languit d'abord, puis s'atrophie ; active dans l'homme religieux qui prie, elle pousse, elle grandit, elle porte des fruits.

L'acte propre de la piété est d'entrer en participation de la vie même de Dieu par les sacrements et par la prière. Les sacrements sont des canaux sacrés par lesquels la vie divine s'écoule depuis le

(1) Nous signalerons spécialement l'excellent livre du P. Tissot, *La Piété simplifiée*, et celui de Lombez, *Traité de la paix intérieure*.

cœur de Dieu jusque dans nos âmes. Dans celui de la Pénitence, nos moindres souillures sont lavées dans le sang de Jésus-Christ ; dans celui de l'Eucharistie, en recevant le corps et le sang de Jésus, c'est Dieu même que nous recevons. A ceux qui présentent une âme repentante et avide, les sacrements versent à flots pressés la vie et la puissance de Dieu. Pourvu que nous soyons pleins de sincères désirs, jamais nous ne puiserons trop souvent ni trop profondément à ces divines fontaines.

Par la prière, le chrétien s'abstrait des choses terrestres, et ramasse toutes ses facultés pour les porter devant Dieu. Une fois en sa présence, il produit les quatre actes qui constituent la religion : l'adoration, qui reconnaît le souverain domaine de Dieu ; le remerciement, qui proclame ses bienfaits ; l'expiation, qui confesse et déplore l'offense qui lui a été faite par le péché ; la demande, enfin, qui expose des misères et en obtient le soulagement.

Tout maître congréganiste a des heures fixées pour cette rencontre intime de son âme avec Dieu. Précieux secours que ces exercices obligatoires : ils garantissent la fidélité au rendez-vous divin. Peut-être sont-ils parfois viciés par la routine et rendus stériles par la distraction. Néanmoins ils ne doivent jamais être omis : ce sont toujours des heures de garde que la porte du Maître : même distraits, nous témoignons par notre présence que nous sommes à lui.

Il est important de remarquer que la piété est une chose essentiellement personnelle. Un éducateur vraiment pieux saura compléter par des actes religieux personnels ceux que sa règle lui impose : il aura surtout à cœur de porter une grande activité d'âme dans tous les exercices qu'il remplit. C'est cette activité d'âme qui fait la valeur de la piété. Rien ne servirait de multiplier les exercices, de réciter de nombreuses formules où la mécanique des lèvres aurait plus de part que les élans du cœur. Toute la piété est dans ces trois mots : regarder Dieu, pour voir ce qu'il veut de nous ; prier Dieu, pour obtenir de lui ce qui nous manque ; nous livrer à Dieu, pour exécuter ce qu'il commande.

Qui ne voit, d'après cela, combien il nous est aisé de prier tout le jour, par la vie de foi, l'union à Dieu, les oraisons jaéculatoires ? Qui ne voit aussi que la piété est à la portée de tous, et que les laïques chrétiens, sans être astreints, par une règle, au devoir de la prière commune peuvent développer en eux-mêmes cette vie religieuse dont se nourrit la foi ?

Ne vous inquiétez pas des éducateurs qui alimentent ainsi leur âme de lectures religieuses et de vivantes prières : là où ils sèment, le christianisme germera.

V

LES VERTUS HUMAINES DU MAÎTRE

Si la piété est un hommage que Dieu mérite, elle est aussi pour l'homme le sûr moyen d'arriver à la vertu. La vertu, tel est le fruit que doit produire, pour la vie présente, la sève religieuse.

Ce mot de vertu est tour à tour pris dans deux sens d'ailleurs très voisins. Tantôt il désigne la trempe vigoureuse d'une âme qui ne recule point devant le sacrifice, que les mécomptes ne découragent point ; on dit par exemple : " Cet homme a bien de la vertu ; voyez comme il se prive, comme il se dévoue, comme il se résigne." — Tantôt le mot vertu désigne les habitudes, naturelles ou surnaturelles, acquise par l'effort ou infusées par la grâce de Dieu, qui nous rendent capables de faire des œuvres bonnes ; on dit par exemple : " Cet homme a beaucoup de prudence et de force ; il est très discret ; son cœur est plein de charité."

En invitant le maître à cultiver en lui-même la vertu, nous prenons ce mot dans l'un et l'autre sens. D'une façon générale, il doit être courageux et plein d'abnégation ; en particulier, toutes les qualités qui honorent l'homme et embellissent le chrétien doivent briller en lui.

Dans le milieu où il travaille, il est le point de mire vers lequel se dirigent tous les regards. Sa vie se déroule au grand jour ; quelque effort qu'il fasse pour se dérober, il est dans une maison de cristal, où tous les yeux pénètrent ; par conséquent rien n'échappe, de ses actes, à la curiosité qui l'observe.

Ses exemples auront une influence infailliblement profonde sur les enfants et sur le peuple : vertueux, il portera au bien ; vicieux ou lâche, il entraînera au mal.

L'influence morale du maître ne se borne pas aux actes extérieurs qui frappent l'attention : suivant que son cœur, dans le secret de la conscience et sous le seul regard de Dieu, est bon ou mauvais, il agit au dehors pour le bien ou pour le mal. En effet, le cœur est une source d'où jaillissent des eaux qui nourrissent ou qui empoisonnent, un foyer d'où procède la vie ou la mort. Le

maître qui est vicieux dans le cœur aura beau se cacher : les enfants qui l'approchent ne prendront pas à son contact le goût de la vertu.

Faut-il ajouter quel ressort le maître trouve dans la vertu pour accomplir sa dure tâche, quel soutien et quelle consolation il puise dans les joies de sa conscience pour supporter les peines attachées à son ministère ?

Mais la vertu n'est pas le fruit tout spontané de la nature : il ne suffit pas de se *laisser vivre* pour être vertueux. La vertu est le prix de l'effort, de l'effort incessant. De quel côté l'effort devra-t-il être dirigé ?

Nous distinguerons ici les vertus humaines et les vertus chrétiennes. Les vertus humaines sont celles qui constituent l'honnête homme ; pratiquées par un motif surnaturel, elles se divinisent et produisent des actes méritoires pour le ciel. Les vertus chrétiennes sont celles qui caractérisent le chrétien ; enseignées par Jésus-Christ, elles ont pour but d'élever l'homme au-dessus de la nature.

Avant de prétendre au titre de parfait chrétien, le maître doit apparaître au peuple comme un homme irréprochable. D'ailleurs l'homme redressé est le fondement indispensable du chrétien : sans cette base des vertus humaines, vous n'auriez qu'une ombre trompeuse de vertus chrétiennes. Là où travaille l'éducateur chrétien, il importe qu'on ne connaisse aucun homme plus digne et plus respectable, plus *sincère*, plus *probe*, plus *délicat*, plus *ferme de caractère*.

La *sincérité* vient au premier rang. Sans elle, l'homme n'inspire que défiance. Rien ne dépare, rien n'avilit comme le mensonge et la duplicité. Quoique les gens du monde pratiquent largement le mensonge, il n'est point de qualificatif qui les blesse plus profondément que celui de "menteur." De même, aucun défaut ne détruirait plus promptement l'autorité morale du maître que la duplicité.

Et néanmoins, est-il certain que notre droiture ne souffre jamais aucune atteinte ? Soit vanité, soit faiblesse de caractère, soit ambition et intérêt, soit simplement défaut de vigilance, nous pourrions donner accès au mensonge. Affirmer des choses que nous savons fausses, nier une promesse faite ou une parole donnée, faillir à des engagements clairement pris, agir autrement qu'on ne parle, paraître autrement qu'on ne veut être dans sa conscience, jouer un double rôle parmi les hommes, en flattant et en trahissant

également les partis opposés... n'est-ce pas le fait d'une âme double? Si la sincérité est l'honneur de l'homme, et si on la blesse si aisément, ne serait-il pas utile d'en faire fréquemment l'objet de nos examens de conscience ?

La *probité* est cette vertu qui respecte le droit d'autrui. Que le bien des autres soit dans leur main, ou qu'il soit dans la nôtre comme un dépôt, il doit rester inviolable et être traité comme une chose sacrée. Qu'est-ce que le bien du prochain ? Ce sont ses possessions matérielles, c'est sa réputation, ce sont ses secrets. Les possessions matérielles sont entamées par le vol ou l'usage indu ; sa réputation est attaquée par la médisance ou la calomnie ; ses secrets sont trahis par l'indiscrétion.

Nous avons trop de conscience pour tomber ouvertement dans les fautes contraires à la probité. Cependant, soit irréflexion, soit défaut de délicatesse et de bonne éducation, soit mouvements d'humeur, nous ne sommes pas assez scrupuleux dans le maniement quotidien des affaires d'autrui. Etre lent à payer des dettes et à restituer des objets prêtés, nuire aux intérêts des autres pour procurer un bénéfice à la société dont nous faisons partie, abuser des objets déposés entre nos mains de façon à en diminuer la valeur, colporter les nouvelles capables d'affaiblir la confiance dont jouissait une tierce personne, se laisser dominer par la démanigaison de raconter des choses curieuses sans égard pour le secret des particuliers ou des familles... tout cela atteint évidemment la probité. Quelle puissance éducatrice aurait un maître dont l'honnêteté apparaît ainsi amoindrie ?

Sous le nom de *délicatesse*, j'entends cette bonne éducation, cet ensemble de procédés aimables, ce savoir-vivre d'où naît le charme des relations. Le monde s'y applique et s'en fait un grand honneur : sur ce point, comme sur tous les autres, notre éducateur ne devrait pas le céder aux personnes du monde. Etre délicat, c'est ne jamais dire une parole ni produire un acte qui puisse blesser, c'est ne point se montrer blessé par les paroles et les actes des autres, c'est avoir cette divination de ce qui peut faire plaisir au prochain et le lui procurer par de discrètes prévenances.

Il y a des points où la susceptibilité humaine exige des ménagements particulièrement délicats : ainsi nous n'aimons pas qu'on nous réclame brutalement des sommes dues, qu'on nous importune trop souvent par des appels à notre charité, qu'on nous rappelle des souvenirs pénibles, qu'on fasse de nous l'objet de railleries piquantes, qu'on mette en relief nos défauts corporels ou la bassesse de notre première condition... Quelle grande vertu que l'habitude de n'être point désagréable !

Mais toutes les vertus sont commandées et soutenues par la *force de caractère*. C'est l'énergie de la volonté qui fera dire de l'éducateur : "celui-là, c'est un homme." Sans la fermeté de la volonté, toutes les autres vertus apparaissent débilitées et menacent de rester infécondes : elles se désagrègent comme les pierres sèches que le ciment ne souderait pas en une forte muraille. — C'est envers nous-mêmes que nous avons le plus besoin de la vigueur d'âme : par elle, nous triomphons de l'inconsistance de l'esprit et de la volonté, par elle nous savons prendre des décisions, vaincre les caprices et le besoin de changement, persévérer dans nos entreprises. — A l'égard des autres, elle nous rend indépendants, elle nous met à l'abri des influences néfastes, elle nous communique pour le gouvernement des âmes l'esprit de suite et le don de l'autorité. — Une telle qualité n'est pas trop chèrement payée par la pratique du sacrifice quotidien.

J. GUIBERT, S. S.

(*A suivre.*)

(*Voir aux annonces.*)

LE MUR AUX GIROFLEES

A M. MICHEL DUMAS.

I

Roger était seul au jardin. Ses trois tantes recevaient une visite dans le salon, chose rare, et l'enfant, heureux d'être libre un instant, parcourait les allées à cheval sur un bâton qu'il tapait avec un autre ; le front ceint d'un bonnet de police en papier, il répétait pêle-mêle les commandements militaires et les cris des charretiers qu'il avait entendus dans la rue.

Il avait six ans et, depuis sa petite enfance, n'était guère sorti que le dimanche ; seulement pour aller à la paroisse, du jardin et de la maison de ses tantes, personnes excellentes, mais triste compagnie pour un petit garçon si vif et si remuant. Habitué à

respecter les plates-bandes, Roger galopait dans les allées, et s'arrêta bientôt pour regarder un chat, qui, effrayé par son tapage, grimpait aux espaliers. "Que Minet est heureux de pouvoir monter sur les murs ! disait Roger, ce doit être si beau là-haut !"

Minet s'assit sur la crête du vieux mur du fond du jardin, parmi les giroflées en fleur, commença à faire sa toilette, passant délicatement sa patte sur ses oreilles, et regardant d'un air de dédain le jeune cavalier. Celui-ci avait grande envie de lui jeter des pierres, mais il songea au martinet de tante Suzon, et se contenta. Tout à coup, un objet rond et léger, qui semblait venir du ciel, lui tomba sur le nez. C'était un ballon de peau, rose et blanc, tout neuf, très joli. Roger le ramassa et se mit à jouer avec :

— Renvoyez-moi mon ballon ! cria une voix d'enfant dans le jardin voisin.

— Au fait ! se dit Roger, c'est bien juste ! et il lança le ballon, mais celui-ci s'arrêta sur le mur, et fut retenu par les giroflées, tandis que Minet s'enfuyait épouvanté.

— Sot Minet ! s'écria Roger, il aurait dû rejeter le ballon. Décidément, ce chat n'est qu'une bête, et il cria : Attends, je vais monter à l'échelle et rattraper le ballon.

Et, courant chercher une échelle sous le hangar, il la traîna péniblement jusqu'au fond du jardin, l'appliqua au mur, et y grimpa, oubliant tout à fait que monter à l'échelle était une chose absolument défendue par toutes ses tantes. En un clin d'œil il fut au niveau du mur, et tendit la main pour saisir le ballon ; mais une autre main rencontra la sienne, et un visage d'enfant, à chevelure courte et frisée, aussi espiègle que le sien, lui apparut à travers le feuillage.

— C'est à toi, ce ballon ? dit-il.

— Oui, dit le voisin.

— Comment t'appelles-tu ?

— Camille, et toi ?

— Roger.

— Quel âge as-tu ?

— Six ans, et toi ?

— Cinq ans.

— Veux-tu venir jouer avec moi ?

— Oui, je le veux bien. Je demanderai la permission à mon oncle. Et toi, pourquoi ne viendrais-tu pas ? Où est ta maison ?

— Rue Haute. Et la tienne ?

— Rue Verte. C'est très joli chez mon oncle. Il y a une balançoire et des poissons rouges. Viens-y donc.

— Je demanderai à mes tantes.

— T'as donc des tantes ? combien ?

— J'en ai trois.

— Sont-elles sévères, tes tantes ?

— Oh oui, je t'en réponds. Et puis elles ont de drôles d'idées. Elles se désolent de ce que je ne suis pas une fille.

— C'est comme mon oncle, il est au désespoir que je ne sois pas un garçon.

— T'es donc une fille ?

— Hé oui, dit Camille.

— Tant pis ! tu as l'air bon enfant, mais puisque tu n'es qu'une fille, je ne jouerai pas avec toi.

— Mais, qu'est-ce que cela fait pour jouer ? Je cours vite, et ma nourrice m'appelle toujours garçon manqué.

— Je voudrais me battre, et avec une fille, pas moyen ? Adieu.

— Ecoute, je me battrais avec toi, si tu y tiens.

— Plus souvent ! Il est venu l'autre jour à la maison une dame avec sa petite fille, qui avait la tête de plus que moi. Nous nous sommes un peu battus pour rire. Elle m'a griffé au sang, je l'ai à peine touchée, seulement cinq ou six petits coups de poing et un croc-en-jambes ; elle a tellement crié que j'ai été mis au pain sec pour la journée. C'est méchant, les filles, et pas fort du tout !

— Mais moi, je suis très forte, et je ne crie jamais ; mon oncle dit que c'est bien dommage que je ne sois pas un garçon, parce que je deviendrais colonel comme lui. Mais je me ferai vivandière !

— Oh ! alors, nous serons amis, car je veux être soldat. Touche là, nous irons ensemble à la guerre, et si je suis blessé, tu me soigneras.

— C'est convenu ! dit la filleite ; moi j'aurai un pantalon rouge.

— Ecoute, dit Roger, il me vient une idée. Pour aller chez toi, il faut passer par les rues. Ça n'en finit pas. Si tu veux, nous allons faire un bon trou à ce mur ; nous nous ferons des visites.

— Ça, dit la petite, c'est une bonne idée.

Et, dégringolant de leurs échelles, les deux marmots se mirent chacun de leur côté à donner de grands coups de binette au vieux mur. Le bruit ne tarda pas à attirer d'une part l'oncle, de l'autre

les tantes ; les deux coupables, mis en pénitence et eurent tout le loisir de réfléchir sur leur crime.

Le lendemain, le colonel s'habilla avec soin, circa sa moustache, mit des gants jaunes, et vint rue Haute rendre visite aux demoiselles d'Armailly. Les trois sœurs le reçurent avec de grandes révérences, et tous les témoignages possibles d'estime et de bienveillance, car le brave colonel de Rocheboise, démissionnaire en 1830, était fort considéré à Montbriant.

Après les premiers compliments : — Mesdames, leur dit-il, je viens vous demander conseil. Je me trouve, par suite de la mort de plusieurs personnes de ma famille, chargé de la tutelle d'une jolie petite fille de cinq ans, confiée jusqu'ici aux soins d'une nourrice, fort honnête femme, mais qui l'élève à peu près comme si elle était un poulet. Si par bonheur cette petite Camille eût été un garçon, je me serais occupé avec plaisir de son éducation, mais que faire d'une fille ? Je viens vous prier de m'indiquer une bonne maison où je pourrais placer cette petite. Elle a peu de fortune, je voudrais qu'elle ne fût pas élevée en princesse, mais simplement et chrétiennement.

Les trois sœurs se regardèrent, l'aînée dit au colonel :

— Le couvent de la Visitation est tout à fait ce qu'il vous faut, monsieur. Je connais beaucoup madame la supérieure, et je vous assure que mademoiselle votre nièce serait parfaitement bien chez les filles de Sainte-Marie.

— Je vous remercie, madame, dit le colonel en se levant ; si vous voulez bien me le permettre, je me recommanderai de vous en allant voir madame la supérieure.

— Assurément, colonel, dit mademoiselle Suzanne, vous le pouvez, et même, si cela peut vous être agréable, j'irai la voir de votre part.

Le colonel se confondit en remerciements, et il prenait congé, lorsque mademoiselle Irène, la moins âgée des trois sœurs, lui dit :

— Notre situation ressemble à la vôtre, colonel. Nous avons un petit neveu à élever ; il a six ans, ce pauvre Roger, et il est orphelin de mère du premier jour de sa vie, et de père depuis quatre ans déjà. C'est un fort joli enfant, mais il commence à devenir intraitable, à grimper partout. Que devons-nous en faire ? Le lycée est une vraie pétaudière, et il n'y a pas à Montbriant une seule bonne pension ; l'enfant est trop jeune pour être envoyé au loin.

— Sait-il lire ? dit le colonel.

— A merveille, dit la bonne tante Irène ; il écrit et chiffre fort joliment. C'est un enfant très intelligent, il a appris très vite tout ce que je lui ai enseigné, mais il est bruyant, tapageur, touche-à-tout, brise-ménage, un vrai tourment. Il ne parle que de se faire soldat, et ne veut lire que des batailles.

— Ce doit être un enfant charmant, dit le colonel ; envoyez-le-moi, mesdames, je verrai à quoi il est bon, et je me charge de lui enseigner les premiers éléments du latin, la charge en douze temps et les mathématiques.

— Ça me va ! s'écria Roger, sortant rayonnant de joie de dessous la table où il s'était caché !

Les tantes jetèrent les hauts cris, et le colonel, fronçant le sourcil, lui dit d'une voix terrible :

— Que faisiez-vous là, espion ?

— J'étais en embuscade, dit Roger hardiment ; à l'armée de la guerre, ça se fait.

Le colonel ne put tenir son sérieux. Il demanda la grâce de l'enfant, et quelques jours après Camille entra au pensionnat de la Visitation, et Roger vint prendre sa première leçon chez le colonel. Il avait demandé à dire adieu à sa petite voisine. Au moment où elle montait en voiture avec la tante Suzanne, il lui dit tout bas :

— Ne te laisse pas faire religieuse, au moins ! souviens-toi que tu m'as promis d'être cantinière dans mon régiment.

II

Quatorze ans après, un soir d'été, les trois vieilles tantes travaillaient dans leur petit salon ; la fenêtre donnant sur le jardin était ouverte, et elles écoutaient les sons lointains d'un piano accompagnant une voix de jeune fille qui chantait un cantique à la Sainte Vierge. Quand elle eut fini, la tante Irène s'écria :

— Que c'est beau ! vraiment le colonel est heureux d'avoir une nièce si aimable ! Quelle douceur pour ses vieux jours ! Et lui qui se désolait jadis que Camille ne fût pas un garçon ! Ah ! j'aurais bien fait l'échange, s'il eût été possible. Ce Roger n'écrit plus. Que devient-il ?

Comme si un bon génie eut entendu la question de la tante, le facteur sonna. Il apportait une lettre de Roger. La tante Suzanne la lut à haute voix : elle était ainsi conçue :

“ Mes chères tantes,

“ J'ai passé un examen tellement brillant que tous mes cama-

rades assurent que j'aurai le premier rang. — Je pourrai donc choisir ma carrière, mais, avant de prendre une décision là-dessus, il faut que je sois renseigné sur certain point qu'une délicatesse, que vous comprendrez aisément, m'a empêché jusqu'ici de connaître. Je ne vous ai jamais demandé quelle était ma fortune. Il importe que je le sache, car, selon le chiffre de mes revenus, j'entrerai ou non dans l'état-major. Soyez donc assez bonnes pour me faire savoir sur quelle somme annuelle je puis compter.

“ Je n'irai à Montbriant qu'après avoir, avec votre permission, profité de l'invitation du général Mathieu, père d'un de mes camarades, qui m'a proposé d'aller passer quelques semaines à son château de Longpont. C'est là que je vous prie de me répondre. Veuillez ne pas omettre mon titre sur l'adresse, comme vous le faites trop souvent, et vous servir de votre cachet armorié. J'y tiens beaucoup. Je vous embrasse toutes trois avec toute l'affection et le respect que je vous dois.

“ Votre neveu dévoué,

“ BARON ROGER D'ARMAILLY.”

Les trois demoiselles dirent en même temps :

— Ses revenus ! pauvre Roger !

— Qu'allez-vous lui écrire, ma sœur ? dit Aldegonde.

— La vérité tout entière, dit Suzanne ; il saura tout ce que nous avons fait pour lui. Si cette confiance ne réveille pas ses bons sentiments, je n'espérerai plus.

— Oh ! ma sœur, dit Irène, vous êtes bien sévère. Qu'a donc fait ce pauvre Roger ?

— Relisez sa lettre, dit Suzanne, et vous verrez qu'elle sonne sec comme un morceau de bois. L'ambition, l'égoïsme ont déjà refroidi ce cœur de vingt ans. Voyez s'il dit un mot du colonel, à qui, vous le savez comme moi, il doit ses succès ; pas un mot non plus pour Camille. — Je n'oserai leur montrer cette lettre. Le colonel m'a recommandé de lui donner des nouvelles des examens de Roger. Il faut que je lui écrive un billet.

Le lendemain, après l'avoir lue à ses sœurs, qui l'approuvèrent, elle envoya la lettre suivante à Roger :

“ Mon cher neveu,

“ La même délicatesse qui vous fermait la bouche nous imposait le silence. Nous l'aurions toujours gardé vis-à-vis de vous comme du reste du monde, mais votre demande nous force à le rompre.

“ Vous n'êtes notre neveu, mon cher Roger, qu'à la mode de

Bretagne. La branche aînée des d'Armailly finit en nous. Vous êtes le dernier représentant de la branche cadette de cette noble famille qui peut faire remonter ses preuves jusqu'à la première croisade. Votre père, notre cousin germain, se mésallia. Il épousa une honnête et charmante fille, votre mère, mon cher Roger, et contre elle personnellement nous n'avions rien à dire. Mais elle était fille de financier, et votre père, dont la fortune était médiocre, se laissa persuader par son beau-père ; il se mêla dans des affaires de commerce et de banque, à quoi il n'entendait rien, et ce que jamais personne de son nom n'avait fait. Il y réussit mal. Son beau-père se ruina, ne laissa rien à sa fille, et M. d'Armailly, lorsqu'il la perdit, était déjà à peu près ruiné. Nous lui offrîmes notre aide. Il vous amena ici, tout petit enfant, et nous pria de vous élever. Mais il refusa ce que nous lui demandions, l'engagement de ne plus s'occuper d'affaires d'argent, de vivre paisiblement du peu qui lui restait, ou de reprendre l'épée, comme il convenait à un homme de son âge et de son rang. — Il nous quitta, se mit à jouer à la Bourse, et mourut insolvable au bout de deux ans, ne vous laissant pour héritage que des dettes. J'allai alors à Paris, et, de concert avec mes sœurs, je répondis de tout. A force d'économie nous avons tout payé, mais il nous a fallu plus de quinze ans. Habitues à une vie simple, nous n'avons souffert que de deux choses : passer pour avares, nous, filles nobles ! et refuser quelquefois les pauvres. Mais tout est resté secret : tout est payé. Vous avez un beau nom, une belle carrière, celle où vos ancêtres se sont distingués. J'espère que vous ne dérogerez jamais.

“ Quand à vos revenus, mon cher enfant, nous vous ferons mille livres de pension. Il ne conviendrait pas qu'un d'Armailly n'eût que sa solde. Vous pouvez compter sur notre héritage. Nous n'avons au monde que vous de parent.

“ Je m'étonne que vous teniez tant à votre titre. Si nous l'oublions quelquefois sur l'adresse de nos lettres, qu'importe ? le nom est tout.

Roi ne puis,
Comte ne daigne,
Rohan suis.

“ Voilà qui est parler en gentilhomme. Mais enfin, puisque cela vous plaît tant, je n'y manquerai plus.

“ En revanche, je compte que vous vous souviendrez de me parler du bon colonel dans toutes vos lettres, afin que je puisse les

lui montrer. Si vous n'étiez pas un d'Armailly, je vous rappellerais ses leçons et tous les succès et les bonnes relations que vous devez à sa sollicitude vraiment paternelle. Mais vous devez savoir que la devise de vos armes est celle-ci : Armailly, *Rien n'oublie*, — et le cachet de mes lettres parlera pour moi.

“ Adieu, mon cher neveu, que Dieu vous garde dans la nouvelle vie que vous allez commencer ! C'est Lui, d'abord, qu'il ne faut pas oublier, si vous voulez marcher droit et ferme. Le reste ira de soi.

“ Votre tante affectionnée,

“ Suzanne d'ARMAILLY.”

Roger ne répondit qu'au bout de plusieurs jours. Sa lettre était froide et embarrassée. Il parlait de son éternelle reconnaissance, remerciait ses bonnes tantes, et les assurait qu'il ne leur serait pas toujours à charge, et que s'il acceptait d'elles la promesse d'une pension de deux mille francs, ce n'était que pour peu de temps. Certaines espérances le lui faisaient croire, etc. — Il finissait en priant la tante Suzanne de présenter ses respects au colonel.

Mademoiselle Suzanne ferma la lettre en soupirant : Irène et Aldegonde lurent et relurent cette épître, sans y rien trouver qui les satisfît. Le colonel la lut aussi. Il souligna d'un coup d'ongle ces mots “ certaines espérances,” ne fit aucune observation, et annonça qu'il allait faire un voyage de deux mois avec sa nièce.

Roger ne vint pas cette année-là à Montbriant. Sorti le premier de l'École, il fut nommé aide-de-camp du général Mathieu, et prétextait les embarras d'une entrée en campagne, fort pacifique cependant, pour se dispenser de venir chez ses tantes.

Mais, au printemps suivant, son général ayant été nommé commandant de place à Montbriant, Roger arriva un beau matin rue Haute. Son bel uniforme, sa bonne mine, les gracieusetés qu'il fit à ses tantes, déridèrent les deux cadettes, mais mademoiselle Suzanne resta froide et peu avenante.

Roger tourna ses batteries de ce côté, et ne négligea rien pour regagner les bonnes grâces de la vieille demoiselle.

— Vous irez bien tantôt voir le colonel ? lui dit-elle.

— Certainement, dit Roger.

Mais trois jours après sa visite n'était pas encore faite, et sa tante, le voyant en grande tenue, lui dit :

— Allez-vous chez le colonel ?

— J'irai tantôt, pour sûr. Mais d'abord, ma chère tante, je vais vous aider à recevoir une belle visite. Madame la générale est arrivée hier, et va venir vous voir.

— Quelle idée ! dit mademoiselle Suzanne, nous sommes de vraies ermites, jamais les belles dames ne viennent nous visiter.

— Madame la générale désire vous connaître, ma chère tante. C'est une personne extrêmement aimable et gaie, elle compte recevoir beaucoup et donner des fêtes l'hiver prochain.

— Hélas ! dit la tante, pense-t-elle trouver ici des danseuses !
— Mais, n'importe, on la recevra.

— N'allez-vous pas faire un peu de toilette ? dit Roger.

— Pourquoi ? Ne sommes-nous pas fort propres, mes sœurs et moi, et mises selon notre âge et notre condition ?

— Au moins, faites ouvrir le grand salon.

— Je le veux bien, mon neveu, si cela vous divertit.

Elle donna ses ordres et les servantes ouvrirent le grand salon, où rien n'avait été changé depuis 1765. La tapisserie des Gobelins représentant une fête champêtre, les rideaux de damas vert tendre, les fauteuils de bois doré, la pendule en marqueterie d'écaille et de cuivre, le tapis à guirlandes de roses, tout était propre, net et parfaitement conservé. Les trois vieilles demoiselles, avec leurs robes de taffetas violet, leurs bonnets à grands papillons de dentelles, et leurs cheveux blancs soigneusement frisés, ne déparaient pas cet ensemble. — Roger, habitué dans son enfance à regarder ce salon comme l'abrégé de toutes les splendeurs possibles, le considéra avec satisfaction, et aida ses tantes à disposer des fleurs dans les jardinières en faïence de Limoges qui ornaient les encoignures.

Bientôt le bruit d'une voiture annonça l'arrivée de madame la générale. Elle fit sa visite avec l'aplomb d'une femme habituée au grand monde, et, en prenant congé, témoigna le désir de voir le jardin.

— On dit qu'il est le plus beau de la ville, dit-elle.

— Je vais avoir l'honneur de vous y conduire, madame, dit Roger. Mes tantes sont souffrantes et ne sortent pas en ce moment.

— Je serais désolée de les déranger, s'écria la dame, et, coupant court aux révérences, elle marcha vivement vers le jardin, suivie du jeune officier.

À peine fut-elle à quelques pas de la maison qu'elle dit en riant à Roger :

— Lieutenant, je ne vous appellerai plus que Pluton.

— Pourquoi cela, madame ?

— Parce que je vous ai vu avec les trois Parques ! Quelles figures de l'autre monde ont vos tantes ! Vrai, ne viennent-elles pas des pyramides, ces vénérables momies ?

— Mais tantes ont été fort bien, dit Roger, mais à leur âge il n'y a plus de beauté qui tienne.

— Belles ! ces figures-là, s'écria la dame. Vous ne me ferez pas croire cette légende, mon cher lieutenant. Elles ont dû être effroyables toute leur vie, et la preuve, c'est qu'elles sont restées filles.

— Madame, dit Roger un peu piqué, vous vous trompez. Elles étaient fort jolies toutes trois ; l'aînée voulait se faire religieuse, et la cadette allait se marier, lorsque la Révolution arriva. Leur père et leur mère périrent sur l'échafaud, et elles restèrent longtemps en prison. Le fiancé de ma tante Aldegonde fut massacré sous ses yeux : elle devint folle et ne recouvra la raison qu'après de longues années. Ses sœurs se dévouèrent à elle. De toute leur fortune, il ne leur était resté que cette maison, achetée par un ancien domestique, qui la leur rendit, et les servit jusqu'à sa mort. Elles ont passé ici toute leur jeunesse, soignant la folle et travaillant pour gagner leur pain. Enfin, en 1815, elles rentrèrent en possession de leur fortune, et peu après m'adoptèrent.

— Vieille histoire ! dit la dame. Sont-elles bien riches ?

— Je n'en sais rien, dit Roger, j'aurais cru faire une indiscretion en les questionnant là-dessus.

— Quelle insouciance ! dit la belle dame. Cette fortune devant vous appartenir, vous avez le droit de la connaître. Pour moi, c'est un devoir de vous questionner là-dessus. Je dois veiller à l'avenir de ma fille. Il faut que vous interrogiez le notaire, les amis de ces vieilles fées. Quel âge ont-elles ? elles paraissent cent ans, au moins, et ne dureront guère ?

Roger, indigné, se détourna sans répondre, et au même moment un petit ballon rose tomba devant lui, et une voix d'enfant cria dans le jardin voisin :

— Mon ballon ! mon ballon !

Il se baissa, mais, plus prompte que lui, la dame saisit le ballon, et le rejeta par-dessus le mur aux giroflées, puis elle dit à Roger :

— Vous viendrez ce soir, n'est-ce pas ?

— Peut-être bien, dit-il, et il la reconduisit en silence à sa voiture.

JULIE LAVERGNE.

(A suivre.)